N° 42 SAMEDI 4 JUIN 1831. II° ANNÉE.

L'ORGANISATEUR,

GAZETTE

DES SAINT-SIMONIENS,

PRIX DE L'ABONNEMENT :
25 fr. pour l'année ;
13 fr. pour six mois ;
7 fr. pour trois mois.

Paraît une fois par semaine.

ON S'ABONNE
Au bureau du Journal, rue Monsigny, n° 6, près le passage Choiseul ;
Et chez ÉVERAT, rue du Cadran, n° 16.

Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but :
l'amélioration morale, intellectuelle et physique
de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Tous les priviléges de la naissance, sans exception, seront abolis.
A chacun selon sa capacité; à chaque capacité selon ses œuvres.

MISSIONS SAINT-SIMONIENNES.

MISSION DU MIDI.

Jean Reynaud et *Pierre Leroux*, membres du second degré, continuent à Lyon leurs prédications et leurs enseignemens. Nous reproduisons ici, partie en résumé et partie textuellement, une prédication faite par *Jean Reynaud*, au Cirque, devant plus de trois mille auditeurs.

« J'ai élevé la voix dans cette enceinte, a dit le prédicateur, pour parler de la propriété, et la chose paraissait grave : il ne s'agissait cependant que d'établir les rapports qui doivent exister entre les hommes pour le travail matériel. Aujourd'hui j'ai entrepris de vous parler du *lien* qui unit l'homme au monde extérieur; j'ai entrepris de vous parler de Dieu : mais au moment d'acorder l'immense problème de la VIE UNIVERSELLE, avant de dérouler devant vous les merveilles de cette *multiplicité* de *manifestations* s'harmonisant dans la vaste UNITÉ de l'AMOUR INFINI, je me sens comme saisi d'une sainte timidité, et comme accablé déjà de ce que j'ai osé concevoir. Je marcherai cependant et marcherai avec hardiesse, car je veux m'élever jusqu'aux grandes choses que SAINT-SIMON a mises en moi. Je vous dirai ce que jusqu'ici l'homme a pu voir de plus grand dans l'immensité de l'Être infini, et vous montrerai tout ce que nous pouvons en découvrir attachés, comme nous le sommes, à cette terre qui se balance en un point de l'espace.

» Je parlerai confiant et tranquille; car à beaucoup d'entre vous je rendrai peut-être la vie plus douce et plus facile, en les rapprochant d'un Dieu plus doux et plus facile; à d'autres, plus calme et plus sereine, en dissipant cet isolement qui les épuise, et comblant ce néant qui les fatigue.

» Mes jeunes ans ont vécu de la vie chrétienne, et je sais ses espérances troublées de craintes, ses souvenirs brisés de remords, ses rêves peuplés de fantômes, et ses prières pleines d'angoisses. Tout jeune et désireux d'AIMER et de *connaître*, j'appris que j'étais envoyé sur la terre pour y souffrir et subir la terrible épreuve qui devait décider de ma vie éternelle; je promenais mes regards autour de moi, et je me voyais entouré d'hommes réunis en un troupeau confus, destinés à parcourir avec moi cette carrière ténébreuse pleine de précipices et de douleurs cuisantes, poussés par le temps et contraints à avancer sans que, malgré leur effroi, il leur fût possible de s'arrêter à l'approche de cette grande et terrible figure qui, assise à l'extrémité sur un trône, attendait dans son calme inexorable que cette troupe fût arrivée à ses pieds, pour en choisir quelque chose, et rejeter le reste dans cette épouvantable fournaise que je voyais flamboyer jusque dans mon sommeil. Oh! je n'étais pas heureux, car j'étais un esclave tremblant devant mon maître, et n'osais ni songer à ceux qui n'étaient plus, ni regarder ceux que j'aimais, car leur sort chancelant sur l'abîme me faisait frissonner. « O Dieu! disais-je souvent, pourquoi votre » volonté toute-puissante m'a-t-elle fait sortir de ce néant » où j'aurais voulu continuer l'éternel sommeil dont vous » m'avez tiré hier pour me jeter ici? La récompense que » vous m'offrez est belle et désirable, mais que vos châ- » timens sont cruels! il n'est point en moi assez de force » pour m'aventurer en une telle partie : vous me dites » que je suis libre; comment donc ferai-je pour me reti- » rer? car je n'ose. »

» Je grandis, et une joie, que je regardais comme criminelle, me faisait tressaillir chaque fois que le doute, traversant mon esprit, venait effacer sous ses nuages rapides quelques-uns de ces traits, qui d'abord m'étaient apparus si nets et si précis. Mon courage se fit, le remords disparut, l'envie de *connaître* me dévorait; et l'ordre du Dieu de mon enfance de repousser le poison de la philosophie ne m'empêcha pas de porter la main à cet arbre de science qui couvrait de ses rameaux ce que l'Europe avait alors de plus grand et de plus illustre. J'espérais la *lumière* et la VIE, et ne trouvai que l'*obscurité* et le NÉANT. J'en sus assez pour ne plus craindre ce Dieu dont la main pesante avait dominé mon jeune âge; le souvenir de ma crédulité d'enfant me faisait sourire, et de tous ces mystères je pouvais me jouer comme des fables du berceau : j'étais philosophe, et niais Dieu, car à mes yeux le Dieu des chrétiens sommeillait, sans espoir de réveil, dans ce tombeau que les hommes lui avaient si largement creusé; et après lui, je ne pouvais certes revenir ni à Jéhovah, ni à Jupiter, ni aux divinités de l'Égypte ou de l'Inde; j'étais philosophe, et ma jeunesse a connu tous les charmes de cette vie de philosophe. L'homme, jouet du destin, jeté comme sur une pointe de rocher à laquelle il s'attache convulsivement, isolé au milieu d'un univers de nuages et de brouillards, promenant sa vue inquiète et troublée, apercevant derrière lui un abîme obscur et profond dont il vient de sortir, et dont il n'a plus conscience ni souvenir, autour de lui une fantasmagorie fatigante, assemblage mouvant de figures étrangères qui se jouent bizarrement en dehors de lui, sentant les pieds lui trembler à cette place qu'il sait bien n'être la sienne que pour un instant, et voyant déjà s'ouvrir sous lui un abîme profond et obscur semblable à celui dont il sort; accablé de cette vie pesante comme un rêve, regrettant cet abîme dont la fatalité l'a fait sortir, parce qu'il le prend pour le néant; aspirant après cet abîme ouvert devant lui, parce que là encore il croit voir le repos et qu'il consent à le payer du prix de son néant. Non! ni pour les chrétiens qui pensent à leur avenir et à celui des autres, ni pour les philosophes qui ne sont point en ivresse pour quelques gouttes de plaisir, la vie ne saurait être heureuse, et peu d'hommes en sont aujourd'hui, comme nous, à bénir le jour de leur naissance.

» L'homme n'est pas fait pour vivre enfermé en lui-même, emprisonné dans les limites étroites de son individualité et de sa propre contemplation; il aime à s'élever et à comprendre dans son coup d'œil d'aigle un vaste horizon; dans son ambition de lumière, il voudrait pouvoir fixer le soleil et l'examiner face à face sans en être ébloui. Sa vie ne saurait être celle d'un reptile qui rampe sur la terre, promenant péniblement de détail en détail ses humbles regards; il veut dans toutes choses saisir l'ensemble et les rapports; il veut planer sur le monde et saisir le *lien* qui l'unit à tous ces phénomènes qui se réfléchissent en lui, sur lesquels il agit sans cesse, et qui sans cesse réagissent sur lui: il se plaît alors à se sentir EMBRASSÉ de toutes parts, et il est insatiable d'AMOUR; il se plaît à monter encore et à *découvrir* de nouvelles choses, et il est insatiable de *science;* il se plaît à *admirer* et à jouir de son admiration, et il est insatiable de *beauté.* Le présent n'est pour lui qu'un point qui se perd; pour nourrir son activité dévorante, il lui faut des torrens intarissables de souvenirs et d'espérances; et, mécontent de ce que peuvent lui fournir de passé et d'avenir sa mémoire et sa prévision, il veut briser les limites bornées de son existence et étendre sa vie, en arrière et en avant, sur l'éternité tout entière. Il sent sa force et son intelligence, et il lui pèse de vivre passif et inutile, et il réclame quelque fonction à remplir au milieu de ce travail dans lequel s'agite l'univers. Il se sent plein de sympathie et d'amour, et il lui pèse de vivre indifférent et solitaire; et il réclame une communauté de sentimens qui le réunisse lui et la société en une seule famille, une communauté de sentimens qui rattache cette famille au monde. Il veut une RELIGION. »

« La religion ne saurait être basée que sur une conception de DIEU, qui au moment où elle apparaît laisse la plus large carrière ouverte à tout ce que l'amour, le respect, l'admiration de l'homme peuvent embrasser de plus AI-

MANT, de plus *intelligent* et de plus *beau*. Mais de ce que l'homme ne cesse de grandir et de se développer, il résulte qu'aucune des conceptions que les hommes ses prédécesseurs ont pu avoir de la Divinité ne satisfait aujourd'hui à ce que sa nature lui permet d'embrasser en BONTÉ, en *sagesse* et en *grandeur*. Il conçoit un Dieu assez BON pour faire l'éducation de l'humanité sans la punir, assez *sage* pour ne point ignorer la science et la rejeter de son sanctuaire, assez *grand* pour ne rien laisser dans le monde en dehors de lui. »

Le prédicateur a développé alors la conception nouvelle de Dieu que la religion Saint-Simonienne apporte au monde. Les soleils qui peuplent l'espace et s'y meuvent dans un harmonieux enchaînement; les planètes et les satellites qui circulent incessamment autour de ces foyers de lumière et de chaleur; à la surface de ces globes ce qui a vie et existence propre; tout ce que notre sympathie peut embrasser, notre esprit connaître, nos sens saisir, toutes ces choses ne sont que des membres de cet être infini qui est l'*immensité* et l'*éternité*. L'homme demeure dans son sein où il se trouve suspendu par des liens impérissables : on ne peut lui concevoir une existence indépendante de tout ce qui l'entoure; si le monde n'est rien sans lui, il n'est rien sans le monde; et l'*harmonie* et le *lien* du monde et de l'homme, c'est DIEU.

Tout ce qui se passe dans le monde n'est donc que le *geste* et la *parole* que la Providence infinie *accomplit* et *profère* dans l'*espace* et dans le *temps*; et la science de l'homme et tous ses actes ne sont qu'une représentation FINIE de ce *geste* et de cette *parole* INFINIE.

Les travaux astronomiques d'Herschell et de Laplace permettent de remonter à l'origine des mondes, de voir comment se féconde l'espace et naissent les étoiles. La terre est un livre saint où Dieu lui-même a tracé son histoire en caractères ineffaçables; la géologie enseigne à lire cette grande écriture; elle montre comment la vie est venue s'épancher à la surface, en centres qui, se *sentant* de plus en plus *harmonisés* avec la VIE UNIVERSELLE, se sont de plus en plus élevés à la dignité d'une VIE PROPRE; comment cette création éternelle et progressive et que rien ne limite, s'est majestueusement déroulée à travers des séries millionnaires d'années en donnant tour à tour naissance à des polypiers, des mollusques, des poissons, des reptiles et des quadrupèdes, et en finissant ce long enfantement de populations de mieux en mieux perfectionnées par la production de l'homme sauvage, grossière ébauche de l'homme civilisé.

L'humanité fait vers la Divinité un pas immense; car elle devient maîtresse de cette force créatrice qui imprime le progrès aux êtres qui se succèdent sur la terre, elle marche sous la main de Dieu à qui elle emprunte une nouvelle vie, et à chaque génération jaillissent de son sein des êtres plus parfaits. Acquérant d'âge en âge une conscience plus nette et du monde, et de l'homme, et de leurs rapports mutuels, elle s'élève sans cesse vers Dieu, et, toujours pleine d'enthousiasme et d'amour, le célèbre, par des hymnes à mesure que sa face se découvre, de gloire et de reconnaissance.

Le sentiment de vie et de volonté dans tous les êtres de l'univers, dominant par la crainte l'humanité dès son berceau, au milieu des forêts et de l'état sauvage; ce sentiment, d'abord confus et désordonné, s'harmonisant de plus en plus en partageant les phénomènes entre le principe du bien et le principe du mal.

Le polythéisme, s'échappant de l'Egypte et des sources mystérieuses de l'Orient pour venir présider à la civilisation grecque et romaine; l'humanité réunissant tous ses dieux en une vaste famille, coordonnée sous la majesté régulatrice de Jupiter, et de ses temples épars en tous lieux, élevant sa voix vers le Dieu universel dont elle reconnaît et adore les membres sans pouvoir comprendre leur immense unité

Le Dieu des Juifs s'échappant aussi du sanctuaire égyptien pour grandir dans le désert, plus puissant que tous les autres dieux, et, dans le sein de son peuple, résumant en lui tous les pouvoirs; mais encore Dieu national, regardant les nations étrangères comme des ennemies, et les punissant par de cruelles vengeances. L'unité n'est pas encore bien saisie, car elle n'existe que relativement aux tribus de la Judée, et d'ailleurs Jéhovah inspire la terreur bien plus encore que l'amour.

L'humanité continue à grandir et à se développer; et, jetant les yeux autour d'elle, elle conçoit un Dieu embrassant l'univers de sa toute-puissance. Quoique divisée encore par une multitude de peuples et de sociétés religieuses, parés de noms différens, elle s'unit devant un grand ESPRIT dont la volonté règle l'univers, et qui compte les actions des hommes pour juger leurs *âmes* lorsqu'elles remontent vers lui.

Les peuples de l'Orient, soumis à la loi de Mahomet, adorent un Dieu beaucoup plus voisin de celui des Hébreux que de celui des chrétiens, puisque Mahomet ne fit en quelque sorte qu'*universaliser* le judaïsme. Son Coran est tout-puissant dans la nation, et la religion se confond dans la politique : mais encore tout empreinte d'antiquité, elle laisse subsister l'esclavage, sanctifie la guerre, et maintient les femmes dans un état humiliant de dégradation.

Les peuples de l'Occident divinisent seulement l'*esprit* et laissent complétement en dehors de toute consécration religieuse la matière qu'elle regarde comme l'empire de Satan : montant vers Dieu plus que l'humanité ne l'avait encore fait, ils le voient aimant tous les hommes d'un égal amour, et les appelant tous à sa communion *spirituelle;* mais incapables de saisir dans son admirable ensemble cette volonté providentielle marchant à son but, à travers les

siècles et les empires, par des formes si diverses et des voies si variées, ils font à Satan une splendide part en lui abandonnant les nations anciennes et les nations contemporaines demeurées en dehors de leur ligne de révélation; n'osant, malgré les vagues espérances de l'Evangile, prétendre à chasser complétement de la société le mal qui la déchire, la religion chrétienne se contente de rendre l'existence des malheureux supportable, sans la changer matériellement; elle élève le faible en vantant l'humilité, abat le puissant en flétrissant l'orgueil, console le misérable en lui faisant chérir la pauvreté, porte le riche à la charité en lui faisant craindre la richesse, entretient le juste en le détachant du monde et lui posant dans une autre vie son but et sa récompense, détourne le méchant du crime par la terreur et la menace; demeurant indifférente aux découvertes de la science et aux conquêtes de l'industrie, enseigne à s'élever au-dessus du néant des travaux et des jouissances de la terre, laissant la femme sous le poids de son antique déchéance, la déclare impure et indigne du sanctuaire; faisant du célibat une vertu, donne l'exemple d'une société sans famille; rattachant l'homme à la Providence par la prière, dit que l'éternelle volonté se laisse influencer par la supplication de ses créatures et l'intercession des bienheureux; pour faire aimer la grandeur de Dieu, exalte sa colère se propageant sur les enfans entachés au jour de leur naissance du crime originel de leur premier père, sa bonté envoyant son fils sur la terre et se contentant pour gracier l'humanité du sacrifice de sa lente et douloureuse agonie, son impassibilité expérimentant sur les hommes en les faisant passer par une vie chancelante entre le vice et la vertu, son impartialité se témoignant au jour du dernier jugement en condamnant à d'éternels châtimens, pour des fautes d'un jour, l'immense majorité des hommes, et récompensant quelques élus par une éternelle quiétude dans son sein mystérieux. »

Après être ainsi revenu à son point de départ à travers ce développement successif de l'idée religieuse dans le sein des nations, et avoir montré comment par cette série de progrès l'humanité s'était enfin élevée jusqu'à la connaissance du Dieu universel qu'il avait dévoilé, le prédicateur a terminé ainsi :

« L'humanité se lève aujourd'hui, et se voit au sein d'un Dieu qui, loin de l'abandonner en jouet au caprice du mal, l'enserre de toutes parts dans son éternel amour: elle ne se regarde plus sur la terre comme en un lieu d'exil et de déchéance, car elle sait déjà comment son industrie pourra rendre cette terre plus fertile et plus belle que le paradis de la *tradition* elle voit déjà croître et grandir au milieu d'elle un arbre de la science dont les fruits ne lui sont pas défendus; elle sent que de sa volonté seule dépend d'établir sur la terre le paradis évangélique où chacun doit être classé suivant ses mérites, et récompensé suivant ses œuvres. Elle déclare qu'il n'est point de légitimité césarienne qui puisse s'opposer aux progrès qu'elle réclame; que le principe du mal n'a point d'existence absolue, et elle se confie en ses forces pour transformer toute *souffrance* en un élément de progrès et de *bonheur* : elle dit que l'harmonie des mondes doit s'étendre aux sociétés de la terre, que la volonté de Dieu est toute puissante et ne reconnaît point de loi qui se tienne debout en dehors de la sienne; elle dit que la religion doit unir les efforts des hommes dans toutes les directions, les encourager par toutes les récompenses; augmenter leur *industrie*, en leur montrant la *richesse* comme prix de leur *travail*; augmenter leur *science*, en leur montrant l'*intelligence* comme prix de leurs *recherches*; augmenter leur SYMPATHIE, en leur montrant le BONHEUR comme prix de leur ASSOCIATION.

» Elle vous croit trop *grand*, ô mon DIEU, pour rien concevoir en dehors de votre immensité, et reconnaît que l'univers entier n'est que l'admirable manifestation de votre *force*. Elle vous croit trop *sage* pour concevoir autre que vous en votre *conseil*, et reconnaît que votre providence infinie enchaîne seule tous les phénomènes du monde. Elle vous croit trop *grand*, trop *sage* et trop BON, pour rien concevoir qui puisse exciter votre colère, et reconnaît que rien n'altère la magnificence de votre éternelle sérénité. Les hommes sont nés dans votre sein, et toujours vous voyant sur leur tête, ils vous ont adoré; mais comme ils étaient trop faibles pour pénétrer la grandeur mystérieuse de votre vie, ils vous ont cru, comme eux, irritable et passionné; comme leur vaisseau oscillait dans sa marche, ils se sont écriés que la mer était soulevée contre eux; mais la surface seule était agitée par le vent qui les poussait, et rien ne troublait la souveraine majesté de votre Océan dans son immense profondeur. »

AUX OUVRIERS.

PAR UN OUVRIER.

Le royaume du ciel, disait JÉSUS, est semblable à un roi qui, ayant préparé un grand festin, envoya ses serviteurs chercher les conviés; mais tous, sous différens prétextes, refusèrent d'y venir; alors, transporté de colère, il renvoya ses serviteurs chercher, dans les rues et les carrefours, tous ceux qu'ils trouveraient, et la salle du festin fut remplie. SAINT-SIMON aussi a proposé un grand festin, et l'univers entier doit en être le théâtre; il n'y a point convié seulement les riches et les puissans, mais l'humanité entière. Il n'a point dit : *il y a* BEAUCOUP *d'appelés, et* PEU *d'élus*; *mais* TOUS *sont appelés et* TOUS *seront élus*. Lorsqu'à son lit de mort, serrant de sa main défaillante celle de son disciple chéri, l'avenir

lui apparaissait, riche de tous les biens dont il l'avait doté, il ne s'effraya point de la solitude qui l'environnait: un homme l'avait compris; SAINT-SIMON ne mourrait pas tout entier, et l'humanité devait, par son disciple, recueillir l'héritage du maître. Ainsi qu'au festin dont parle Jésus, *peu* de convives se présentèrent, mais *tous* apportèrent le zèle et l'amour ardent qui consumaient leur maître; et eux aussi appelèrent et trouvèrent à leur tour des convives.

La loi nouvelle prononçait l'émancipation définitive des classes pauvres et laborieuses, condamnées jusqu'alors à l'hérédité de la misère. Elle appelait au partage des fonctions pacifiques et sociales les femmes, vouées jusqu'alors à une humiliante subalternité; et ces classes souffrantes ne la comprenaient point; et ces femmes, dont elle venait briser les fers, se refusaient à l'entendre. Reines dans leurs salons, bercées mollement par les discours trompeurs d'adorateurs perfides, ces belles femmes croyaient le sceptre fragile de la beauté assuré pour toujours en leurs mains, et leurs chaînes couvertes de fleurs leur paraissaient trop douces pour être brisées. Une seule osa braver la surprise des hommes et le dédain affecté des femmes. Revêtue de la robe nuptiale de l'avenir, assise au temple de la nouvelle Sion, elle protesta, par sa présence, contre cinq mille ans d'asservissement. Ma mère, lorsqu'un jour nos fils, nos filles, seront appelés à goûter, dans des nœuds tissés par la sympathie mutuelle, le charme d'une union dont une autorité despotique ne pourra plus troubler le cours; dans leurs danses légères, mariant aux accords harmonieux de la lyre leurs voix pures et sonores, ils aimeront à redire le nom de celle qui ne craignit pas de se mettre à la tête de l'humanité pour la guider dans la voie du progrès.

Un si grand exemple ne devait pas tarder à être suivi, et le jour arriva où le sacerdoce de la religion nouvelle allait être complet. Qu'il fut grand ce jour, où la voix de nos pères suprêmes, au nom de DIEU et de SAINT-SIMON, proclama les nouveaux noms des prêtresses de l'avenir, et classa dans la hiérarchie Saint-Simonienne les femmes auxquelles l'amour de l'humanité avait fait braver les vains propos du monde, et que leurs ardens désirs de progrès avaient rendues dignes de cette récompense. Dans ce jour solennel, l'industrie aussi se releva du long anathème dont l'avait frappé la loi du Christ. Les représentans de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre furent élus; des *ouvriers* devinrent des prêtres, et reçurent la mission auguste d'enseigner aux autres les vérités qu'ils avaient eux-mêmes reçues; des prolétaires, que du haut de la tribune constitutionnelle on avait déclarés indignes d'élire les députés, des prolétaires devenaient eux-mêmes les interprètes et les apôtres des classes pauvres et souffrantes.

Jugé digne de cette récompense, appelé à répandre parmi vous les bienfaits de la parole nouvelle, j'éprouve aujourd'hui le besoin de vous exprimer combien je brûle de vous connaître et d'être connu de vous; d'établir avec vous des relations religieuses; ouvrier comme vous, comme vous j'ai connu la souffrance. Plus d'une fois le cri du malheur parvint à mon oreille et déchira mon cœur, affligé de n'avoir pour le soulager que des larmes stériles et d'impuissans regrets.

Attiré d'abord par la curiosité vers les apôtres de la nouvelle doctrine, avec quelle avidité mon imagination caressait ce qu'alors, privé de la foi Saint-Simonienne, j'appelais un beau rêve! Que de fois je répétai avec une sorte d'ivresse ces paroles solennelles, devise des fils de SAINT-SIMON:

Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration du sort MORAL, INTELLECTUEL *et* PHYSIQUE, *du sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.*

Classe souffrante, privée des bienfaits de l'éducation, abrutie par la misère, entassée par milliers dans les hôpitaux; vous, que les privations de toute espèce entraînent vers la tombe avec une effrayante rapidité; qui, dans le cours d'une vie longue pour la souffrance, n'avez jamais vu luire l'aurore d'un beau jour, n'êtes-vous donc point des hommes? Ne sentez-vous donc pas aujourd'hui que vous êtes des enfans de Dieu? Le hasard de la naissance peut-il avoir effacé de vos fronts les signes augustes qui vous impriment ce caractère sacré!

Telles étaient alors les réflexions, quelquefois douces et quelquefois amères, que m'inspiraient les instructions des apôtres de la nouvelle doctrine. Aujourd'hui qu'éclairé des lumières de la foi, j'entrevois dans un avenir rapproché la réalisation d'une partie des bienfaits qu'elle nous annonce, j'essaierai de jeter un coup d'œil rapide sur la situation où se trouve aujourd'hui placée la classe ouvrière, et sur celle que lui réserve l'avenir annoncé par nous.

Je passe rapidement sur les premières années de l'enfance, lorsque la plupart, livrés à eux-mêmes, sans conseils et sans appuis, ne reçoivent que des notions vagues et incomplètes des devoirs qu'ils ont à remplir. Ils sont envoyés par des parens dépouillés de foi et de croyances religieuses, vers des ministres de Dieu dont le métier est de les catéchiser longuement, pour les préparer à une

cérémonie qu'on appelle dérisoirement une *communion ;* terme après lequel soupirent également les enfans, les parens, et les catéchiseurs eux-mêmes : les enfans, pour se voir débarrasser d'un joug qui leur pèse, et dont ils entendent souvent le monde se moquer ; les parens, pour donner à leurs enfans ce qu'on appelle un *état* ; et les prêtres catholiques, pour recommencer, sur nouveaux frais, des instructions dont le résultat insignifiant et stérile est, chaque année, exactement le même, et ne peut cependant les dégoûter de ce travail ingrat.

Placés alors en apprentissage et classés par le hasard ou la situation individuelle des parens dans une profession quelconque, pour laquelle ne sont consultés ni leur aptitude ni leurs goûts, alors commence pour eux une longue série de souffrances. Ce noviciat expiré, que sera pour eux la société dont ils sont les membres actifs ? Un livret, en tête duquel sont écrits les articles du Code pénal, et où ils peuvent lire par ordre numérique les peines qui les attendent, mais où ils chercheraient vainement une lueur d'espérance et d'amélioration. Voilà leur Évangile, voilà où commence et finit pour eux toute la prévision sociale.

Jouet et victime de toutes les commotions politiques, soit intérieures, soit extérieures, l'existence de l'ouvrier dépend d'une foule de circonstances variables. Qu'une terreur panique vienne subitement saisir les capitalistes, à l'instant, les travaux arrêtés plongent dans la misère une foule d'hommes qui n'avaient pu prévoir cet événement ; la mode, exerçant son empire sur les classes oisives, promène alternativement l'abondance ou le dénûment sur telle ou telle classe d'ouvriers, selon que son sceptre inconstant s'est fixé sur telle ou telle frivolité.

Que les ouvriers, tourmentés par l'activité qui les dévore, éprouvent le besoin de parcourir le monde, et de chercher dans les voyages une ressource ou une distraction, rien n'est prévu pour que ce projet ne leur soit pas funeste : la police les entoure de sa défiance ; et après de longues formalités, un passeport est la seule garantie qu'elle puisse leur offrir. Du reste, on n'a point songé à s'informer quelles sont les villes où la profession qu'ils exercent peut leur offrir le plus de ressources : ils sont libres d'aller où ils veulent ; mais cette liberté si vantée n'est que le résultat de l'imprévoyance et de l'insouciance de l'administration à leur égard ; ce n'est qu'un aveu tacite de son ignorance à résoudre ces questions dont elle ne daigne pas s'occuper.

Les ouvriers abandonnés à eux-mêmes ont senti les premiers ce vague besoin d'association, et la nécessité d'un lien qui, les réunissant, les mît à l'abri de l'exigence des maîtres, et leur procurât les avantages dont les privait l'insouciance du gouvernement. Mais ces associations, formées sous l'influence des idées dominantes, se ressentaient de l'état de lutte et d'antagonisme où étaient et où sont encore plongées toutes les classes de la société : ici, je veux parler du *compagnonage*. Vous connaissez tous, messieurs, ce *devoir* et les *cérémonies* bizarres qui accompagnent la réception des nouveaux membres ; vous savez les rixes déplorables qui en sont assez souvent la suite ; vous connaissez aussi les efforts impuissans tentés par le pouvoir, qui n'a saisi de ce fait que le mauvais côté, et n'a songé qu'à sévir là où il fallait coordonner et régulariser ; vous connaissez, dis-je, ses efforts pour dissoudre ces sociétés ; mais ceux d'entre vous qui ont parcouru les villes du midi de la France, où ce qu'on appelle *le devoir* est le plus répandu, savent aussi la résistance obstinée que les membres opposent à toutes tentatives de ce genre. Mettant donc de côté ce que le devoir offre parfois de ridicule et de répréhensible, nous ferons la part de ce qui n'est que la suite et l'effet inévitable de l'organisation actuelle de la société, et nous nous occuperons de faire ressortir les germes d'avenir, c'est-à-dire le *besoin* d'association qu'il exprime.

Au point de vue de la société, telle qu'elle est composée, toute association ne peut subsister qu'en luttant contre tout ce qui l'entoure ; ce n'est que par les efforts réunis de tous les membres, et par les sacrifices qu'ils s'imposent, qu'ils peuvent réaliser les idées qu'ils ont conçues. Est-il donc étonnant que les ouvriers, livrés à leurs seules ressources, et s'étant engagés à pourvoir mutuellement aux besoins de chacun, s'efforcent constamment de maintenir leur prépondérance ? De là, ces dénominations diverses qui vous sont connues ; de là, ces rixes quelquefois sanglantes qui provoquent les rigueurs de l'autorité, au lieu de l'éclairer sur son imprévoyance et son manque d'amour.

Dans chacune des villes où le *devoir* est organisé, une *mère* est chargée de tous les détails qui concernent le séjour et les besoins des ouvriers qui en font partie. Ainsi, ce nom chéri, que nous sommes heureux de donner à celles qui sont élevées au-dessus de nous dans la hiérarchie Saint-Simonienne par la sympathie dont elles donnent des preuves ; ce titre à l'ombre duquel nous grandirons en AMOUR, en *intelligence* et en *force*, dans la grande famille humaine, ce titre est depuis long-temps donné par des ouvriers à celles dont le travail et les soins

supplécnt à l'inaction gouvernementale, et régissent dans chaque localité la portion de famille qui leur est échue.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet, et crois en avoir assez dit pour faire sentir la facilité qu'il y aurait, pour peu que l'on voulût s'en donner la peine, à régulariser ces associations, et l'avantage qui en résulterait pour l'amélioration du sort de l'ouvrier. Cependant, de ce fait peut ressortir une vérité qui, je l'espère, n'échappera pas à vos esprits.

Le devoir existe depuis très-long-temps, et peut-être serait-il difficile de trouver au juste l'époque de sa création; il a traversé les orages de la révolution, la gloire et les désastres de l'empire; et quand tout a changé, seul il a conservé ses antiques statuts. Ce ne sont cependant pas les législateurs qui les ont formulés; une armée de légistes ne s'occupe pas à en étudier et commenter et la forme et le fond: de simples ouvriers en sont et en ont toujours été LES PRÊTRES, LES POÈTES, et LES RELIGIEUX observateurs. Je dis les PRÊTRES, car quiconque a la puissance de lier les hommes entre eux, de faire qu'ils s'aiment et soient prêts à tous les sacrifices possibles par AMOUR pour la société dont ils sont membres, ces hommes se rencontrent dans les plus anciens des *compagnons*, qui successivement sont chargés des réceptions. Je dis les POÈTES, car qui de vous ne connaît quelques-unes de ces chansons, dont la réunion formerait un énorme volume, et où, dans une versification naïve, sont tracés avec tant d'énergie les sentimens d'amour et de fraternité qui animent le cœur des compagnons. Les RELIGIEUX OBSERVATEURS, car du point de vue Saint-Simonien, je regarderai *le devoir* comme une RELIGION bien imparfaite il est vrai, propre à apporter parfois quelques adoucissemens aux maux de la classe ouvrière, mais incapable de la faire cesser; RELIGION cependant qui a son *culte*, sa *communion*, son *baptême*, car tous ses membres ont foi en elle, et tous sont reliés entre eux, et tous s'aiment, et tous sont fiers d'en être les enfans; mais comme l'ouvrier ne peut passer sa vie à voyager, il arrive un moment où cette *religion* n'en est plus une pour lui; cependant, tous ceux qui en ont fait partie en conservent le plus touchant souvenir: et que d'ouvriers devenus maîtres, qui souvent, se surprenant au milieu de leurs occupations à fredonner les anciens refrains, ne sentent pas battre leur cœur au souvenir des témoignages de fraternité que dans leur temps de compagnonage ils ont donnés et reçus!

Ils existe à Paris plusieurs associations d'ouvriers dont les membres, au moyen d'une certaine cotisation, s'engagent à se secourir mutuellement. Ces sociétés sont organisées comme de petites académies, ont leur président, leurs secrétaires, leurs trésoriers; on ne s'y querelle point; tout s'y passe avec ordre et gravité; mais il n'y a qu'une *communion* d'INTÉRÊT, non de SYMPATHIE; les membres sont la plupart étrangers les uns aux autres, leur action ne s'étend pas au-delà de la banlieue, leur association n'est pas de longue durée; en un mot on ne s'y AIME pas.

Je vous ai tracé la vie de l'ouvrier tant qu'il a la force de travailler et que l'ouvrage ne lui manque pas. Je ne me sens pas la force de vous parler de l'avenir qui l'attend dans l'organisation actuelle de la société. Détournons nos regards de ce triste tableau. Avenir Saint-Simonien, avenir pour lequel je sens la foi la plus profonde, viens embellir mes tableaux de tes riantes couleurs! Les cris du nouveau-né ne sont plus ceux de l'être infortuné, arrivant dans une vallée de larmes et marqué au front d'une tache héréditaire, ils sont ceux du matelot joyeux, découvrant une terre nouvelle; prêtre de la terre nouvelle, tu ne l'attends plus pour verser sur sa tête une eau régénératrice, mais pour l'initier à l'association; couple heureux, qui venez le présenter au temple, vous n'avez plus à renoncer pour lui à *Satan et à ses œuvres*, mais à promettre que vous emploierez tous vos efforts à lui faire aimer l'humanité; et l'humanité entière, par la voix du prêtre, vous promet de l'aimer à son tour. Voilà le *baptême* Saint-Simonien.

Adolescent, dans sa bouillante ardeur, lui-même s'ignore encore; des pères tendres, des mères chéries, ont suivi tous ses pas; ils ont épié dans ses jeux, dans ses moindres actions, son aptitude et ses goûts; habiles à discerner la vocation qu'il annonce, ils peuvent répondre d'avance que leurs prévisions ne seraient pas trompées; et quel qu'il soit, PRÊTRE, *savant* ou *industriel*, il fera toujours ce que toujours il aimera le mieux à faire; devenu homme, enfin, si son AMOUR, son *intelligence* et sa FORCE l'élèvent aux premiers rangs, il ne jetera pas en arrière un dédaigneux regard pour insulter à ceux qui n'auront pu le suivre; il ne s'est élevé qu'à la condition les élever eux-mêmes et de mettre toute sa gloire à remplir cette noble tâche.

Travailleurs de toutes les classes, la société attentive veille sur vous, prête à vous tenir compte de tout ce que vous ferez pour elle. Si vos sueurs ont fécondé le champ qui doit la nourrir, ce travail religieux, cette fonction sociale, seront rétribués suivant leur importance; et l'agriculteur qui, depuis son entrée en fonction, aura parcouru successivement tous les degrés de son art, sera classé

suivant l'importance des services qu'il aura rendus, et recevra, dans une retraite honorable, la juste récompense de ses efforts.

Et vous, compagnes de nos souffrances, vous auxquelles une philanthropie barbare nous donne froidement le conseil de renoncer; vous dont les tendres soins adoucissent nos maux et sèment de quelques fleurs la route pénible que nous parcourons ensemble, plus que nous vous éprouvez le besoin d'une foi religieuse; plus que nous, fidèles au culte de vos pères, vous hésiterez peut-être à embrasser la foi nouvelle; habituées à puiser dans la prière la force nécessaire pour vous soutenir au milieu d'une société prodigue envers vous de louanges intéressées, de critiques amères, accoutumées dès l'enfance à une longue résignation, si la fierté de votre caractère essaie quelquefois de secouer le joug qu'on vous impose, c'est aux pieds des autels que vous courez réprimer ces mouvemens, excités par le sentiment de votre force, et que la loi du Christ, en cela d'accord avec le monde, vous ordonne d'étouffer. Femmes faibles et timides quand le bonheur vous sourit, mais grandes, mais fortes dans l'adversité; supérieures à l'homme, qui ne voit que dans la mort un remède à ses maux, vous, tant que votre existence est nécessaire à des êtres chéris, vous pouvez plus faire que mourir, vous pouvez vivre.

Entourées des piéges de la séduction, délaissées si vous êtes vertueuses, blâmées et bientôt repoussées pour vos faiblesses, victimes de la trahison, vos yeux abaissés n'osent plus se relever; et seules vous supportez la honte d'un lâche abandon.

Si vous échappez à ce destin funeste par un hymen rarement assorti, quelques instans de bonheur vous sont encore promis: vous allez être mère; mais à quel prix l'avez-vous acheté!... Mère chrétienne, à peine as-tu entendu le cri de ton premier né que déjà l'idée d'un Dieu vengeur vient empoisonner ta joie; tremblante de voir s'éteindre en lui le souffle de la vie, tu cèdes moins à ton amour qu'à la crainte de n'avoir pu le laver de la tache originelle. Mais toi qui viens de donner à la société un être nouveau, quelle sera l'expression de la reconnaissance de cette triste société? Avant d'y reparaître, une expiation est nécessaire; à peine relevée de ce lit de douleur, il te faudra guider vers les autels du Christ ta marche encore chancelante; et sous un voile officieux, déguisant ta pâleur, te faire absoudre de tes souffrances.

Femme de l'avenir, un destin plus prospère te sera réservé. Quelle que tu sois, occupasses-tu les sommités de l'échelle sociale, ou fusses-tu placée sur les derniers échelons, je te salue! car toi, peut-être, seras bénie entre toutes les femmes; toi, peut-être, est destinée à porter dans ton sein le prêtre ou la prêtresse qui guidera l'humanité dans les voies du PROGRÈS.
